

d'un antagonisme, mais d'un accord. Nous ne contesterons pas que les lettres puissent encore se révéler admirables, émouvantes et même profondes en « racontant des histoires », et peut-être un homme comme M. Berthelot, aux heures de repos, y prend-il un plaisir plus vrai, plus naturel que nous-mêmes. Mais il s'agit d'une littérature ne se servant du roman à personnages que pour énoncer des idées philosophiques, psychologiques ou sociales, alors nous serions insensés de méconnaître l'immense efficacité du concours de la science, et de ne pas aller à elle franchement, dans notre amour de la connaissance unitaire et antithéologique, de cette connaissance conciliant l'esthétique, la métaphysique et la morale, qui est *le corps simple* visé par l'universelle analyse des intellectuels. »

## §

La Revue de Paris (1<sup>er</sup> août) commence la publication d'une correspondance inédite d'Adolphe Adam. Ce sont des lettres adressées au bibliothécaire du roi Frédéric-Guillaume III de Prusse, Spiker, que l'auteur du *Postillon de Longjumeau* informait amicalement des faits de la vie musicale à Paris. « Délicieusement démodée », avertit la direction de la Revue, cette correspondance est aisée. L'esprit n'y manque point et il est léger. Un Berlinois du milieu du siècle dernier a dû le goûter particulièrement, comme une suprême « délicatesse » de Paris. Aujourd'hui, la critique recherchera plutôt, dans ces lettres, les jugements partiels que la postérité a infirmés. Et l'on prendra même un singulier plaisir à opposer l'une à l'autre des appréciations contradictoires.

Sous la plume d'Adam, les « pédants » ce sont les musicologues assez hardis pour préférer à ses œuvrettes ou aux opéras-comiques d'Auber la musique d'un Hector Berlioz.

« Il n'y a rien de facile comme de faire croire aux sots que l'on fait de grande musique parce qu'on l'accompagne de trombones et de grosse caisse, » — écrit A. Adam. Il oubliait le faible de son illustre ami pour le basson !

Voici un fragment de billet daté de juillet 1837 :

« Dès que ma messe sera gravée, ce qui ne sera pas avant trois ou quatre mois, j'aurai le plaisir de vous l'envoyer : je suis curieux de savoir l'effet que produira chez vous cette singulière orchestration d'un orgue, trois trombones, deux cornets à pistons et des violoncelles et contrebasses, habitués

que vous êtes à d'imposants orchestres dans vos solennités religieuses. Chez nous, qui ne sommes pas gâtés sous ce rapport, l'effet a été excellent.

« Le savant maestro Berlioz ne paraît pas convaincu de la possibilité de produire des effets avec de petits moyens, car il vient de composer une messe funèbre pour les victimes de Juillet, où il a introduit quatre orchestres de trombones et instruments de cuivre : j'aimerais mieux qu'il y eût dans son œuvre une seule phrase de chant, mais c'est une denrée dont il n'use pas et qui était bonne pour les Mozart et des Haydn, mais indigne d'un génie comme le sien. La mélodie ! voilà une belle chose ! Parlez-moi de dix-huit trombones concertant entre eux, voilà le vraie génie ! »

La même année, Adam salue « un petit ouvrage d'un jeune homme nommé Ambroise Thomas ». Il s'agit de *la Double Echelle*. L'auteur « sait fort bien son affaire, instrumente fort élégamment et a d'heureuses idées ». Par contre, Adam n'aime guère la musique d'Hippolyte Monpou, qui venait de faire entendre *Piquillo*, dont le livret était d'Alexandre Dumas et Gérard de Nerval. Ce *Piquillo* est oublié, encore ne sera-t-il pas indifférent de recueillir cette boutade :

« Comme vous n'en saurez des nouvelles que par les journaux, vous croirez que cela a eu un grand succès et il n'en est rien ; mais la presse parisienne a une telle impudeur qu'il n'est pas rare de voir les journaux vanter le succès d'une pièce qui est tombée : c'est ce qui est arrivé. Tous les journalistes se tiennent par la main et Alexandre Dumas avait pour collaborateur dans cette pièce un jeune feuilletoniste (Gérard de Nerval !) qui s'est fait louer outre mesure par ses confrères. Cela a amené un peu de monde aux premières représentations, mais on siffle ou l'on bâille, et cela ne peut pas durer longtemps. Que vous dire de la musique ? Il n'y a que dans un pays où Berlioz est parvenu à persuader au public qu'il était musicien, qu'il soit permis de faire entendre de pareilles choses. On appelle cela de la musique romantique : cela veut dire qu'il n'y a ni rythme, ni carrure, ni tonalité, ni instrumentation, ni plan dans les morceaux, ni rien enfin de ce qui constitue l'art. Il faut dire pourtant qu'il y a ce que Berlioz n'a jamais eu, quelques idées mélodiques (!). Mais le plus curieux est que Berlioz a fait un feuilleton dans les *Débats* où il reproche à Monpou tous les défauts qui sont les siens et le loue de la qualité qui lui manque si essentiellement à lui, Berlioz. »

Le 11 décembre 1837, A. Adam rend compte à son correspondant du *Requiem* de Berlioz qu'on venait d'exécuter aux Invalides :

« Nous avons eu une chose curieuse, c'est une messe des morts de Berlioz qu'on venait d'exécuter aux Invalides pour le général Damrémont, tué devant Constantine. Il y avait quatre cents musiciens et on lui avait alloué pour cela vingt-huit mille francs (1). Vous ne pouvez vous figurer rien de pareil à cette musique, qui, outre un orchestre considérable dans les proportions ordinaires, comprenait l'adjonction de vingt trombones, dix trompettes et quatorze timbales. Eh bien ! tout cela n'a pas fait le moindre effet, et pourtant vous allez voir tous les journaux, à bien peu d'exceptions près, proclamer cette messe comme un chef-d'œuvre. Cela vient de ce que Berlioz est lui-même journaliste : il écrit dans le *Journal des Débats*, le plus influent de tous, et tous les journalistes se soutiennent. Il faut dire que s'il est un détestable musicien, en revanche il écrit fort élégamment ; mais vous pensez que les idées d'un pareil homme doivent être fort singulières en musique. Il nie tous les musiciens, excepté Beethoven et Meyerbeer ; et ce qu'il admire chez le premier, ce sont les défauts que nous sommes obligés de reconnaître ; il n'admet pas la mélodie, et ce qu'il admire le plus dans Meyerbeer, c'est un roulement de timbales d'un finale des *Huguenots*. Il admire et ne cherche que les combinaisons bizarres d'instruments ; ainsi, dans sa messe, un des passages qu'il affectionnait est ainsi conçu : c'était deux flûtes tenant une tierce à l'aigu, pendant que les trombones faisaient entendre les notes graves de pédales inusitées sur cet instrument ; et puis rien du tout dans l'intervalle...

« On ne peut imaginer rien de plus niais, si ce n'est ceux qui admirent de telles platitudes. Il paraît que Schlesinger va graver la messe, et, par curiosité, je vous engage à vous la procurer. »

Et, plus tard, à propos du *Perruquier de la Régence*, 3 actes d'Ambroise Thomas, qu'on venait de représenter, remis de la « niaiserie » du *Requiem* de Berlioz, Adam vante le débutant : « un très jeune homme qui s'est placé du premier coup sur la ligne de nos meilleurs compositeurs », et qualifie sa musique : « très remarquable de facture et d'instrumentation ». Sous la plume d'Adam, Berlioz est : « le sieur Berlioz

(1) Démenti par Berlioz, dans ses *Mémoires*.

qui, depuis onze ans, a produit deux ouvertures, deux symphonies et une messe. » A soixante ans de distance, de telles petites phrases ne manquent pas de saveur !

Pour finir, — *coda*, — Adam écrit :

« Malheureusement, en France, la presse musicale est entre les mains de pauvres diables qui ont vainement essayé de produire leur musique et qui, n'ayant pu y parvenir, se sont jetés dans la critique et ne pardonnent pas à ceux qui ont quelques idées musicales dans la tête, et il est à remarquer que chez nous, où l'on aime la mélodie par-dessus tout, les mélodistes sont très maltraités par les journaux. Qu'Auber donne un ouvrage : « Petite musique ! » diront-ils. Mais qu'Onslow fasse quelque chose : « Admirable, savante partition ! » s'écrieront-ils en chœur. Il est vrai que le public ne se laisse pas beaucoup prendre aux attrapes.

« Enfin, au mois d'août, nous allons avoir un opéra de monsieur Berlioz (1). Il sera bien traité de la presse, celui-là, car les loups ne se mangent pas et vous savez qu'il tient le sceptre au feuilleton des *Débats* : c'est de là qu'il lance ses anathèmes contre Auber et moi, qui sommes ses deux bêtes noires. Auber est cependant très bien avec lui en ce moment. C'était son tour de passer après Halévy et il l'a cédé à Berlioz : c'est un coup de maître, car cela ne fera que mieux ressortir son ouvrage, après la chute inévitable du précédent. »

Les opinions d'Adam sont incertaines. Il parle de Niedermayer comme d'un homme de « grand talent ». Trois mois plus tard, le *Stradella* du compositeur ayant été joué, M. Spiker apprendra que « l'instrumentation manque de brillant », que « la mélodie est sans originalité », que c'est la « musique d'un honnête bourgeois qui travaille en conscience », et qu'enfin « le plus grand tort de Niedermayer est de paraître avoir écrit pour nos pères ».

Rien n'a changé, les petites chapelles existent encore, on y prononce les excommunications majeures, les formules d'adoration, et le Temps aura raison des médiocres vanités dont s'amusent les hommes.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## LES JOURNAUX

Le Péril nègre aux Etats-Unis (*le Matin*, 4 août). — L'élection de Pie VIII racontée par Stendhal (*Journal des Débats*, 22 juillet).

(1) *Benvenuto Cellini*.